

ATELIERS EN CAVALE

Proposition d'écriture n°1

J'avais écrit « petite étape » et, plus loin, des noms d'anses et des noms de plage en guirlande dont je n'ai pas idée de l'allure mais qui me réjouissent d'avance. Cherchant, après la traversée d'un port de plaisance, l'indication d'un sentier dans lequel avancer. Même pas un chemin, un sentier, large de moins d'un mètre et qui vous fait monter, descendre, vous menant par le bout du nez. Dans lequel vous vous enfoncez sans porte de sortie, sans échappatoire, en laissant tout derrière. Cette profondeur comme un oubli, un jeu auquel vous consentez, une réserve de surprises. Car « le marcheur attend le monde » écrit Tim Ingold, il l'attend au détour. À chaque détour il semble qu'il assiste à son apparition.

Virginie Gautier, *Vers les terres vagues* (Éditions NOUS, 2022)

CONSIGNE : Après une marche à glaner des mots, des images, des pensées, à en dresser une liste, s'inspirer de cet extrait pour lancer sa propre écriture.

J'avais écrit « la nature est une punk composite », et plus loin « Madame Fièvre habite au 14 chemin de la Poignée », parmi ma collecte d'impressions glanées au cours d'une déambulation lente dans le quartier de Chantenay. Point de départ devant le musée Jules Verne, point d'arrivée le parc des Oblates. Je fus frappé par le caractère éclectique des rues et des chemins empruntés, où se côtoient constructions modernes et vieilles pierres, toits de métal, d'ardoises ou de tuiles, murs en moellons de pierre ou bétons et ciment, palissades en bois et grilles en fer, une chaussée bitumée ou pavée. Et qui transperce ces constructions, qui s'enroule autour et se répand par-dessus, une végétation foisonnante et abondante, qu'il me faudrait savoir décrire, des grands arbres majestueux, seigneurs des places qui s'élèvent vers les cieux, aux délicates petites fleurs qui vibrent avec les courant d'air, et aux herbes folles qui débordent gaiment aux entournures des pavés disjoints, qui s'immiscent sans retenue ni complexe entre les lèvres ouvertes des fissures dans le macadam. Des constructions humaines ou de la nature, il y a-t-il un intrus ici, ou peut-on dire que tout cela cohabite paisiblement, oserai-je dire enfin ?

Bernard

J'avais écrit « cet espace m'est interdit » et plus loin « tête de chien », fascinée par cet avertissement mêlant mots et dessins, injonction formelle au moment même où j'entrais dans le parc, où mes pieds osaient franchir un espace qu'on rappelait être délimité. Peut-être en va-t-il ainsi de toute marche, jamais vraiment libre, toujours conditionnée par l'homme. Ici une grille, là un mur de pierre, devant un belvédère ceint de parapets, au loin une route frontière, puis un fleuve aux berges trop goudronnées. Sur un panneau posé par la municipalité, vantant le paysage sans qu'on ait à le regarder, je lis « les dynamiques d'évolution ». Derrière, bateaux et camions font la course, une femme aux longues tresses sous le palmier aux feuilles pendantes s'accroche à un téléphone, un ballon s'envole puis s'écrase. À mes pieds.

Je poursuis ma marche sans plus trop savoir si je cherche, au fil de mes pas, à m'isoler des hommes ou, au contraire, à mieux les saisir. Le vent me rappelle que tout peut s'envoler. Je descends quelques marches, cherchant des yeux la verdure, les fleurs colorées, mais instinctivement je redresse la tête au premier panneau venu. « Chemin de la Poignée ». Je m'étonne. Je cherche la poignée. Celle des mains de passants au loin. Celle de cette porte d'entrée en gris métallisé. Je lis « Madame Fièvre ». Je souris en pensant aux mille jeux de mots que cette dame a subi. Je me résonne. Je tente de recentrer mes pensées sur la végétation : là des fleurs roses qui jonchent le pavé, une pâquerette étrangement isolée, un figuier aux petites gourdes vertes, une tâche de peinture sur un mur qui dégouline. Rose aussi. « Nature du projet : atelier de jardin. » Mes yeux revenus sur un panneau. Mes yeux happés par les mots. Sans cesse., Incapables de lutter. La prochaine fois, peut-être, faudrait-il choisir un bois, une forêt. Que j'exile mes marches bien loin de la ville.

Puis le calme, soudain. Après quelques sentiers, après quelques jardins aux étiquettes d'ardoises que mes yeux ont gobées. Le calme, les arbres, le vent et plus un mot à se mettre sous la dent. Le temps venu d'écrire, de poser les miens.

Karine

Proposition d'écriture n°2

« D'un récit de James Agee façonné au contact des familles de métayers de l'Alabama en 1936, se rappeler le déploiement de la phrase. Une longueur qui serait la conséquence de l'attention et un désir d'exhaustivité. La tentative de reconstruire par les mots chaque objet perçu, chaque partie d'une cabane. Avec le temps que prirent les objets être ce qu'ils étaient devenus, déformés, usés d'une façon qui ne nous est pas familière. L'écriture accompagnant l'existant dans son extrême dénuement, dans son mutisme même, en contrepoint. Par un développement exagéré. Avec une empathie sans laquelle il semble qu'elle ne vaille pas la peine. Car il fallait de ces maisons, de ces chambres, de ces vies, corriger l'invisibilité. Remplir, en regard de l'indigence, un matelas de mots épais comme la quantité de vie contenue dans chaque détail. Ainsi, d'un seul couvert suspendu à un clou sur le mur d'une cuisine. Tout étant indispensable, rien ne pouvant être tout à fait absorbé dans les phrases.. »
Virginie Gautier, *Vers les terres vagues* (Éditions NOUS, 2022)

CONSIGNE : S'arrêter sur un détail perçu lors de notre marche et en « corriger l'invisibilité ».
Commencer par « J'étais d'abord passé.e devant sans le/la remarquer... »

J'étais d'abord passé devant lui sans le remarquer. Un figuier, qui fait face à la Loire tout en haut du jardin extraordinaire, couvert de figues, encore vertes mais déjà grosses et charnues, prometteuses. Ses branches généreusement ouvertes offriront leurs fruits à nos mains gourmandes dans quelques temps. Ce figuier est là. Passent et repassent devant lui un flot d'humains innombrables, qui jacassent, se selfient, et puis éparpillent mégots, mouchoirs, emballages plastiques, masques covids, tout cela sur la terre à ses pieds, jusqu'à celui-là, d'humain, qui couperait volontiers ce végétal pour avoir une meilleure vue sur le paysage urbain... Je ressens plus de fraternité avec ce figuier...

Bernard

J'étais d'abord passée devant sans la remarquer. Cette bouteille en plastique vert suspendue au-dessus du vide, flottant au vent, narguant la vaste étendue de ciment, loin au-dessous d'elle, au pied des falaises, carrière abandonnée. Cette bouteille sale au bassin poussiéreux et aux pieds noirs. Cette bouteille qu'on avait volontairement accrochée là, par un nœud bien fait pour lequel on avait choisi un fil solide, capable de résister aux intempéries. Une bouteille moche, que, chez soi, on aurait vite fait de jeter à la benne mais que quelqu'un avait pendu là, comme on suspend un mobile au-dessus d'un berceau, comme on attache l'attrape-rêves aux branches d'un arbre. Ici, elle fait plutôt l'effet de capte-cauchemars. J'ai d'abord maudit l'artiste anonyme de dénaturer ainsi le paysage. Mais la bouteille pend au sommet d'un parc où s'éparpillent containers, pots cassés, briques, plastiques, grilles, caillasses... M'approchant, j'ai vu le goulot ouvert et les mégots en pagaille. Il m'est revenu en tête une affiche aperçue plus tôt dans ma marche, écrite à la main, positionnée contre une bouteille similaire, bleue et blanche pour sa part. L'affiche invitait à multiplier les initiatives similaires, à poser, ici et là, des contenants en plastique, des recueils de mégots. Soudain sous mes yeux, l'oeuvre maudite devenait création protectrice.

Karine